

MMI

récits en cours

Christophe
PETCHANATZ
La vie des morts

Stéphane BATSAL
Trinité + une

L.L. De MARS
La lettre a

Emmanuel
TUGNY
Byzance

avril
3
mai





J'attends. Ce qui reste de nous, la trace d'une idée, ça se défend, ça regimbe vertement. « Ça » existe. Nous pensons qu'il est temps de faire le point. Chacun fouille dans ses affaires à la recherche de quelque chose qui pourrait servir à quelque chose. Pas si simple (tabac, papier à cigarette, agent de texture, de saveur et conservateurs). On vit avec ça. On croit. On croit qu'on vit. On forme des conciles, ça vibre, ça grouille même. La petite bête, la bestiole misérable, elle se redresse elle s'arrache du limon elle affirme être amoureuse. Et nous la faisons taire. Pas de ça ici. *C'est déjà assez compliqué.*

La vie des morts

III
Christophe Petchanatz

Puis (VII) nous touchons le sol. *Un autre niveau.* On sent qu'on est *plus bas* : l'air est plus dense. Toucher le sol n'est pas conforme : nous nous aplatissons, nous nous écrasons, ou mieux : nous nous disloquons, simplement. Il semblera pédant et superfétatoire que l'on cherche avec tant de soin le verbe qui décrira le mieux « l'événement ». C'est qu'il désigne à la fois l'état de notre corps (?), la violence du choc, et la nature toute particulière du sol où nous nous - fracassons : de la fonte, vieille, épaisse, humide et grasse. Oxydée par endroits, érodée. L'ongle aussitôt s'y navre, et les dents, s'il en restait car, pour ce qui nous concerne : *carcasses*, rien de plus.

Et (VIII, « la flaque ») enfin, réduits au suintement avec /cette langueur cette « délicieuse » cette douleur exquise qui - telle une aurore boréale, quand bien même nous nous souviendrions du sens de chaque mot - s'empare délicatement de nous, de ce qu'il en reste, goutte de fiel dans l'intestin de l'infra-monde (ou pis, cascade de précipices s'effondrant sans fin les uns dans les autres, poupées russes au sourire sadique une petite révérence, un geste machinal comme pour chasser une mouche (nous) - non, pis : une vilaine gouttelette grotesque animalcule agitant lamentable ses moignons et ses cils vibratiles, personne ne voit rien, personne n'entend rien nous restons là au chaud, pis que petits, tapis, enfouis et digérés - par capillarité. J'en suis là. J'attends le (monde IX). J'attends le.

Sommaire

Christophe Petchanatz	2	→	La vie des morts
Stéphane Batsal	3	→	Trinité + une
L.L. De Mars	7	→	La lettre A
Emmanuel Tugny	17	→	Byzance

Certains ont dit « il faut se réveiller ! se rebeller ! fomentons et levons une armée ; semons la *révolution* ». Les plus anciens lèvent les yeux au ciel (au ciel ? cette boursoflure noirâtre qui se confond avec le sol et les confins, au ciel ? cette masse hostile qui sans faillir, sans avoir même « l'air y toucher », sans même en avoir l'air, et malgré qu'on soit déjà réduits à rien, continue de nous, de nous - de nous laminer oh discrètement, il suffit que ce soit là comme, mettons, un objet, dans une pièce (vous ne pouvez pas quitter cette pièce), un objet anodin, mais dont la forme, ou la couleur, ou simplement l'endroit où il est placé, son *orientation*, ruinent votre quiétude. Et vous n'osez pas y toucher : ce serait pire. Il faudrait le détruire. Mais il n'y a rien pour déposer les débris, ces débris dont on sait par avance qu'il serait insupportable de les avoir sous les yeux *tout le reste du temps*) - ils lèvent les yeux au ciel, les sages, l'air de dire, aux plus hardis, « et contre quoi se battre ? ». Mais déjà la *conversation* est retombée. L'apathie : notre

Abonnement ou commande

pour six numéro (17 €)
pour douze numéro (32 €)

à partir du numéro

nom: _____

adresse: _____

Bulletin à expédier à:

MMI-L.P.V.
1, rue Cdt Charcot
35000 Rennes

Chèques à l'ordre de
L.L. De Mars

pain quotidien. Nous sommes las, maigres et couverts de haillons (ce qui reste de *notre vie*), les os taraudés, tiraillés, les articulations près de se - enfin ? - rompre, mais non, ça reste comme cela : un état. Une certitude. Certains aussi, parfois, affirment qu'ils aimeraient en finir. Mais il n'y a rien. Rien qui puisse faire office de. Ici pas de couteaux, pas de lames à rasoir, pas d'armes à feu. Pas de poison, pas de corde pas de fleuve pas de - falaise (*je pense à toi ma belle et douce à tes rêves d'envol je viendrai contempler ton corps déserté, caresser une dernière fois ton épaule ou ta hanche. Partout, dans tous les mondes il y a cet éclat, vif, tranchant, rapide, si lumineux - dans tous les*

mondes ta présence, même ici, chez les moins que rien). On se dit que ça ne pourra pas durer, quelqu'un va bien avoir une idée (ils ont gardé les gestuelles d'antan : l'un fait comme s'il avait une cigarette, l'autre remonte ses lunettes sur son nez - mais reste-t-il un nez ?). L'un même se gratte régulièrement l'entrejambes. Désinvolte.

De nous s'est détaché l'inutile. Les glandes, les humeurs, les organes : tout est sec et s'en va, ça ne ressemble à rien. Sous nos pas cela bruit gentiment. Des cosses desséchées. On se déplace peu, on parle peu. Parcimonieux, on fait semblant de méditer. D'autres s'éloignent discrètement, attirés par - *monde IX*.



Le jour se lève aussi en ville, et plus rapidement encore lorsqu'on fuit, lorsqu'on court — ce qui n' est pas malicieux, mais ils y tombent brusquement dans ces rues, et comment faire avec ces nouveaux coups de feux, le feu sur la gueule du chien, le sinistre éclatement au visage de l'homme — pointant vers l'est avec le soleil dans les yeux, ce qui les force à se regarder, à courir quelques enjambées les yeux dans les yeux, et pendant cet élan, face à face, ils haïssent l'un et l'autre l'idée de s'enfoncer dans cette rue aveugle, mais ils y sont maintenant et il leur faut se déplacer rapidement et cela paraît pourtant impossible de traverser la rue à tâtons

Et la rue semble clémentement ; aucun cri ne vient pointer son index en poursuivant leur fuite, aucun joint ne décolle sa vitre de son adhérence, rien

à cette vitesse (mais ils la transpercent plutôt, ils ne passent pas d'un trottoir vers l'autre mais bondissent dans la lumière blanche et disparaissent dans cette tempête), et devenir aveugle ainsi avec la rue, les bras tendus en butée devant soi, cela est voyant, et dans les façades se creusent des fenêtres où des visages apparaissent, encore tout pâles de leur nuit et où de sombres réserves suent sous les yeux, ils courent au milieu de la rue (sur une idée de Gisant, dans la direction) sur la ligne blanche, tout au moins sur le côté car il semble suffisant déjà que, de Gisant, les chaussures glissent — la rosée peut-être, la belle rosée sur la peinture plastifiée. Et cela rassure, même si concrètement, ce guide au milieu de la chaussée leur permet seulement d'apercevoir bien tardivement où le pied qui s'élançe se pose, et pas plus avant, et c'est quelque chose déjà ! car à l'instant Orant et Gisant ne voyaient pas. Et la rue semble clémentement ; aucun cri ne vient pointer son index en poursuivant leur fuite, aucun joint ne décolle sa vitre de son adhérence, rien, d'un jet aqueux contre un

poteau, et qui s'écoule, ne se laisse entendre, pas un pas, sinon le leur, et qui décampe à allure soutenue, mais l'entendent-ils eux-mêmes?, car leur rythme, moins que soutenu saccage plutôt la tenue qu'aurait leur course à filer sans relâche ; les membres se dispersent dans l'affolement, aveugles avec intensité, acharnés, ils ont la vitesse tout de même, pas la forme et ils courent, (fonce, droit devant), avec ce râle dans la tête (mort, mort et bien mort) qui reflue dans les forges de Gisant, ce râle qui s'était replié pour mieux surprendre, ce râle qui égorge les déchets de sang froid, bien faibles, qui subsistaient dans l'aveuglement de leur course panique — adouber, adouber.

Reprendre des forces, voilà ! des forces dans la ligne blanche, et leurs pieds se posent, puis l'autre, côte à côte, la ligne passe entre eux et inlassablement

ils jettent une jambe en avant, poussent sur ce même membre dans un bond, et c'est

dans l'un de ces sauts, alors qu'ils étaient en l'air, que Orant sentit un brusque changement, imperceptible et aveuglé de manière plus sombre il pénétra dans la lumière atténuée d'un mur, entre, un véhicule fonçait droit sur eux, il pointa son arme mais le pare-brise faisait courbe, diffusait des ombres, des fenêtres d'immeubles en reflet et aux visages tor-dus par la courbure du pare-brise. C'est Gisant qui fit feu, car il fallait tirer, tirer, et il déchargea encore l'arme d'une balle (Orant lui avait dit un jour tire, tire, sache que l'arme est dans la balle, mais Orant lui-même ne pratiquait pas de la sorte, il n'était pas homme de main, il avait ce genre d'être sous ses ordres, et voyait davantage l'arme dans le trou noir du canon, tout au moins dans son reflet face à un oeil capturé et tenu en joue). Maintenant on entendait des fenêtres, des cris, on voyait des gens, les deux hommes, avec le mur qui s'approchait, ne pouvaient faire autrement (à moins de l'escalader, et ils retomberaient face au soleil et dans un aveuglement sourd) que prendre une rue en direction du nord.

Gisant gardait l'arme à la main, c'est qu'il venait de compter les morts, ils faisaient multitude sur un temps et un espace aussi ramassés — et la fuite, la course aveugle, c'est ça qui multipliait les corps, les séparait de la vie, comme les immeubles qui étaient découpés à chaque pas, sans vibrer mais sombrant au pas suivant —, et la multitude appelait la multitude et la foule de morts qu'il pressentait ne pourrait voir le jour que par son arme, car Orant ne tirait jamais, et leur repli

précipité s'était prolongé dans cette rue, leur course ne cessait pas et les derniers coups de feu résonnaient encore et malgré leur fuite rapide ils savaient (tout au moins Orant savait), il savaient que chaque coup de feu rapprochait encore le danger, par bonds le risque, lorsque Gisant appuyait sur la détente, avançait et le

à ce moment ce n'était nullement d'une telle arme dont ils avaient la nécessité, et plus Gisant tirerait et moins cette arme serait nécessaire, ce qu'il leur fallait était une autre sorte d'arme, qui les fasse disparaître brusquement du quartier, de la ville, du monde

4

ça leur course mais s'ils s'éloignaient du premier mort le danger courait aussi, de proche en proche, et les forçait à déboucher dans les rues sans aucune tenue pour des hommes habillés si élégamment. Ce qui les mettaient en péril, c'était son arme, pas celle dont il utilisait le trou noir pour intimider, mais celle qui faisait feu (et cela sans même qu'il ait à ouvrir la bouche, ni presser sa détente à agir), c'est-à-dire Gisant, Gisant dont le bras tendu crachait des balles sur un simple plissement des paupières, cet homme qu'il n'avait jamais vu charger ni



recharger, pas une seule fois, malgré les corps innombrables jonchant les sols qu'il avait traversés depuis qu'il était à son service, et à ce moment ce n'était nullement d'une telle arme dont ils avaient la nécessité, et plus Gisant tirerait et moins cette arme serait nécessaire, ce qu'il leur fallait était une autre sorte d'arme, qui les fasse disparaître brusquement du quartier, de la ville, du monde, en tous cas de ce monde où leur allure trop rapide les rendait suspects. Ralentir était impensable, se fondre dans la foule impossible (possible peut-être en faisant le mort, puisqu'il y avait à cette heure dans les rues plus de morts que de vivants, mais c'était ridicule ; on se serait pressé autour deux pour voir la mort avérée de plus près, on aurait voulu voir son visage, c'était aussi insensé que de fuir dans une impasse en en connaissant déjà la direction obstruée). Et puis, il n'y avait personne.

Deuxième fin.

Croire est impossible (mort, mort et bien mort), il est impensable maintenant qu'il bouge, sinon, le parcourant de manière invisible, des segments qui durcissent parfois, des frac-



tions au hasard de leur traversée du corps, des fractions sur le point de durcir qui se rencontreraient (mais des fractions de quoi ? plutôt des flux, multiples, en différents endroits

du corps et non localisables, et dont la vitesse dépendrait de l'épaisseur du lieu, varierait selon la proximité de zones encore traversées par la chaleur, ou un réchauffement

peut-être des rayons solaires, avec des ralentissements plus sensibles sur certains terrains, des coagulations), des formations de blocs qui feraient obstacle à ces flux, ralentissant davantage une improbable circulation dans ce corps, le corps de son homme, le cadavre, oui cadavre, car il ny a bien que la mort qui circule là, et si elle le laisse (celui qui est mort)

dans ce terrain vague, au milieu de ces mauvaises herbes, entre les deux murs orbes des maisons voisines et la palissade coupant cet îlot de la rue, de la décomposition et de la vie qui en naîtra elle ne pourra rien en faire et rien

entreprendre avec la végétation (et cela même si la végétation devient autre que l'alentour de chiendent, sans doute que dans cette région, l'humus, la terre, donneront d'autres végétaux, de familles inconnues et qui vont sur-

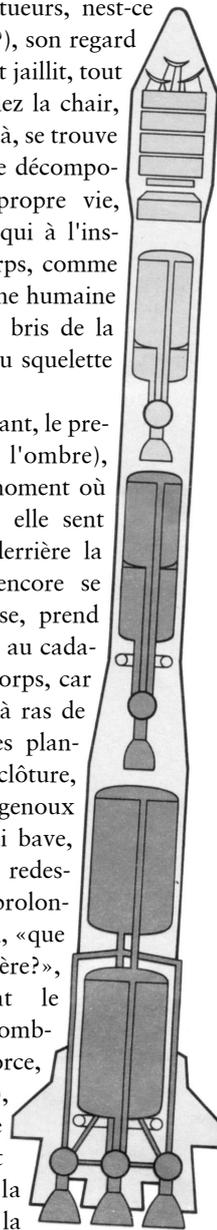
gir là du plus profond de la terre, quelque chose qui effraiera les chiens, ou simplement les détournera, la truffe au sol en bordure de cette zone, afin d'accéder au trou dans la palissade et fuir, ou peut-être allaient pousser de doux végétaux, d'un vert épais et moelleux dans lesquels on désire rouler nu, sy frotter et qu'ils nous pénètrent, se laisser imprégner de leur sève lente et demeurer là, sans autre but que de se fondre à cette force, sans bouger, et sans autre bruit que celui de pleurer doucement à l'aube, et fermer les yeux au crépuscule, devenir sauvage ainsi de manière lancinante), rien,

... fil qui lent monte et redescend comme pour prolonger son interrogation, «que se passe-t-il là, derrière?», rien, probablement le soleil qui se lève et l'ombre qui perd de sa force, de son horizontalité

lieux, ou peut-être cherche-t-elle une piste, la trace des tueurs, car les grognements se sont tus et toute son énergie vient s'unir au flair, tout en elle s'applique à sentir et ce nest plus la mort qu'elle sent maintenant, ce nest plus la vie qu'elle entendait réveiller plus tôt au voisinage des articulations, la vie qu'elle croyait enfouie dans les plis et ramassée dans l'ombre pour mieux jaillir à nouveau, ses yeux ne sont plus collés au corps comme pour en constater l'inanimé qui le ronge mais ils voient alentours, et si tout en elle renifle ses yeux scrutent le terrain vague, et même au-delà, dans la ville, derrière palissade, tel un déferlement mesuré de son regard passant par les connexions ouvertes des planches et se jetant dans les rues, au bord des caniveaux et aux coins que forment murs et trottoirs (et au creux de ces angles n'y retrouve-t-elle pas l'herbe folle du

terrain vague, celle qui lentement prend l'odeur de son homme mort, et n'est-ce pas la piste qu'elle doit suivre afin de trouver les tueurs, nest-ce pas sa seule chance ?), son regard glisse, saute, se fige et jaillit, tout en scrutant de son nez la chair, qui certainement, déjà, se trouve dans un processus de décomposition, comme sa propre vie, brusquement, chair qui à l'instant durcit en ce corps, comme un sursaut de la forme humaine à la dispersion, aux bris de la peau et aux fentes du squelette qui se fêle.

Elle se lève (Orant, le premier, entrait dans l'ombre), tout au moins, au moment où cette idée la frappe elle sent une ombre passer derrière la palissade, et sans encore se redresser elle se tasse, prend du recul par rapport au cadavre (et de tout son corps, car son visage demeure à ras de terre, tourné vers les planches disjointes de la clôture, les bras tendus, les genoux pliés, et la salive qui bave, fil qui lent monte et redescend comme pour prolonger son interrogation, «que se passe-t-il là, derrière?», rien, probablement le soleil qui se lève et l'ombre qui perd de sa force, de son horizontalité), et elle prolonge ce repli en s'aplatissant pour approcher la palissade, et ainsi la menace d'être vue disparaît, et elle-même, du terrain vague, se dissipe, se déplaçant en direction inverse de l'ombre, courbée, longeant les planches et sy confondant, disparaissant ici, au sein de cet îlot et avant même d'en sortir.



Dehors (hors de l'îlot vague), personne (sinon au loin, dans l'invisibilité, un Gisant furtif qui pénètre à son tour, tout en dérapage, dans l'allée sombre et y disparaît, et les deux hommes courent dans le noir, mais déjà ralentissent, sans doute à cause de ces obscurs reflets métalliques, sur l'arme du tueur d'abord, puis au bas d'une rampe d'escalier, qui font comme des retenues dans leur course, des accrocs à leur fuite, on voit bien que ce n'est pas si sombre et Orant le premier, qui s'arrête brusquement et constate l'impossibilité de pénétrer dans l'arrière-cour ; une autre porte mène à la cave, c'est ce que Gisant lui montre de son arme pointée sur la serrure, le bras tendu, l'arme de poing comme un passe-partout sans souci des seuils, des portes, c'est que de ce genre de personne l'idée d'un seuil jamais n'a émergé, il les met en pièces et les éclate et traverse, gardien ou pas — les chaussures oui, aux portes et a v a n t d'entrer, il fallait les regarder, et contrôler leur brillance et leur propreté, avant de passer la porte, et rien d'autre, et vérifier son image tordue dans la plaque de cuivre peut-être,

c'est que lorsqu'on est si sensible à son apparence peu importe ce qu'on voit, ce qui compte c'est voir et se voir, voir une silhouette ou un visage vague, le net ne se fait pas avec l'œil mais avec soi —, mais le «NON» que Orant hurle, sans rien tenter d'autre pour le dissuader de faire sauter la serrure, provoque un soudain recul de l'homme et le voilà projeté par ce «NON» contre la paroi opposée, par cette parole sèche qui fuse comme une balle en sa direction, voilà (mort, mort et bien mort) deux fois que son patron lui apprend qu'il est mort, déjà un homme-mort, et n'est-ce pas pour cela que Orant l'emploie comme homme de main ? car il tirera s'il le faut, inlassablement il tirera sur un simple plissement des paupières, adouber, adouber, il sait qui est la tête pensante ici ; cest celui qui ouvre la porte, celle de la cave, du sous-sol, celui dont les jambes entrent dans le vide obscur et dont le buste ne semble plus porté par rien, celui qui s'enfonce et disparaît, et qu'il suit en agissant à l'étouffée sur la culasse), la rue est vide et elle marche, longeant les murs comme pour s'y fondre et devenir plate, sans aspérités — ou sans

jamais en présenter d'identique —, et s'étendre d'un bout à l'autre de la rue sans qu'existe de temps et malgré une voix qu'elle entend, pas très nettement, mais elle l'entend cette voix, la voix qui souffle, indiscernable, (fonce, droit devant) et malgré cela elle ne se hâte pas, c'est que quelque chose file pour elle, avec une rapidité surprenante, à l'angle des murs le filet vert avance et elle sait qu'elle est sur la bonne piste, c'est la trace qu'elle doit suivre, cette trace qui fuit du terrain vague telle une racine traçante de la mort avançant pour elle à découvert, de manière discontinue certes, mais elle la retrouve sans cesse et file avec elle, et avec elle sait la fuite, et des tueurs le mouvement et la direction. Elle sait que le filet d'herbe le long des façades va la guider jusqu'à eux, de son mort (mort, mort, et bien mort) à ses assassins, c'est le sang qu'ils perdent et qui s'écoule là, ils sont liés par ce filet à la ville et ne peuvent s'en échapper. Qu'ils courent (elle le dit bien d'ailleurs, et le grogne comme pour les pousser à agir de la sorte : «Courrez chiens ! Courrez !»), qu'ils courent — ces chiens dans les rues et au cœur de la ville, les veines d'herbe la mèneront, elle, jusqu'à ce cœur, c'est simple, elle a juste à les suivre, partir du corps pour retrouver les assassins, partir du terrain vague pour trouver le cœur où ils s'agitent.

Troisième fin.

c'est que lorsqu'on est si sensible à son apparence peu importe ce qu'on voit, ce qui compte c'est voir et se voir, voir une silhouette ou un visage vague, le net ne se fait pas avec l'œil mais avec soi

6



La lettre à L.L. De Mars

Les animaux du schiste de Burgess sont des objets sacrés - dans le sens non conventionnel que ce mot prend dans certaines cultures. Ils ne sont pas situés sur un piédestal et faits pour être adorés de loin. On doit graver des montagnes et dynamiter des parois rocheuses pour les découvrir. On doit les dégager de la pierre, les extraire, les gratter, les dessiner, les disséquer, luttant pour leur arracher leur secret. On les vilipende et les maudit pour leur résistance à se livrer. Ce sont de pauvres petites créatures qui vivaient il y a 530 millions d'années au fond des mers, mais nous les saluons avec respect, car ce sont les Anciens, et ils essaient de nous dire quelque chose.

«J'étais vraiment obligé de voir ça?»

— Obligé, pas vraiment, non, mais vu que vous êtes son colocataire, qu'il est mort dans votre appartement... Vu que vous étiez pas loin. Vu qu'il faut bien qu'on le reconnaisse... Enfin ça semblait pouvoir nous apporter pas mal d'éclaircissements

— Plus en tout cas que de l'embarquer au bac et de lui poser des questions là-bas

— Lui poser des questions?

— et d'appeler la famille pour le reconnaître. D'autant que la famille, on sait pas où et comment la joindre, la famille...

— Lui poser des questions? ben oui. À vous, il n'a sûrement plus énormément de choses à raconter votre ami (quoique...), mais à moi si, beaucoup; il va falloir qu'on cause lui et moi, vous savez.

— Vous... vous allez l'ouvrir?... vous allez faire une autopsie?

— Et puis son nom, c'est pas très clair pour nous, le nom de votre ami, vous l'appellez comment vous-même? Barry?

— Oui, souvent; c'est souvent plutôt Gabriel que Christophe. Enfin ça dépend des moments. Gabriel Barry c'est son pseudonyme, sinon, son nom de famille

— On aurait pu penser le contraire, il a que son chéquier sur lui votre ami, et le chéquier il est à ce nom-là, Barry, alors...

— C'est plus pratique pour les commandes.

— Les commandes?

— Oui, les commandes de bouquins, les abonnements à la revue, ce genre de trucs. Les gens nous envoient spontanément des chèques au nom de l'auteur, ça se comprend, on avait déjà eu des problèmes avant pour encaisser, alors à sa banque il a fait changer le nom du compte.

— Donc, le vrai nom, c'est Gral, c'est ça?

— Oui. Eu...

— La boîte aux lettres: il y a un troisième nom sur votre boîte aux lettres.

— Oui, je suis con, évidemment. Et...

— Et il n'y a que deux chambres et d'autres petits détails, dont on doit d'ailleurs parler. Écoutez, monsieur Watez, on causera de mon sens de l'observation plus tard si vous voulez, d'accord? Donc, son vrai nom, c'est Gral. Bien.

— Et

— Je suis l'inspecteur Cosme, et voici monsieur Savele, notre légiste, mon Watson adoré.

— C'est toujours mieux que Milou.»

À chaque mouvement des deux types autour de lui Olivier se livrait à un jeu de crabe, glissante pièce de taquin sur un axe mobile, pour se retrouver, toujours, à la même place. Face au visage de Gabriel. Ses paroles lui tombaient d'un oreiller charnu et il s'étonnait même franchement qu'on pût trouver audible ce qui lui était machouillis de coton. C'est pas qu'il trouvait ça si confortable d'avoir les yeux têtés par ces yeux de mort ouverts sur une éternité blanche, mais il voulait surtout pas voir derrière. Dansant au ralenti avec ses interlocuteurs, Olivier traversait du regard la tête de Gabriel proprement comme un faisceau de lumière une vitre. Tant qu'il ne voyait pas derrière lui, le mort était un mort tranquille, plat, la dernière image assagie d'un territoire souvent arpenté. La balle étant entrée par la bouche Olivier se l'imaginait comme l'orifice naturel dans le molleton duquel se perdait une petite, dure, mort ramassée trouvant la nuit. Voir derrière, ç'eut été recevoir en pleine gueule tout le côté scandaleux de l'affaire, s'abîmer dans un gouffre contre-nature et la lumière, hé bien la lumière de ce regard plongé dans un clapoir brutalement troué s'en serait sortie bien souillée du voyage pour le coup, épaissie avec assez de fermeté pour emporter sur son passage quelques morceaux du crâne ravagé d'un ami mort. La tête faisait paravent à pas mal de suppositions

C'est pas qu'il trouvait ça si confortable d'avoir les yeux têtés par ces yeux de mort ouverts sur une éternité blanche, mais il voulait surtout pas voir derrière.

balistiques et, *bénie soit-elle*, à un inventaire matériologique informe — le bagage organique et secret de Gabi — dont le tir n'avait pas manqué d'instruire brutalement le meuble contre lequel la chaise du mort était appuyée. Le visage de Gabriel qu'aucune vie ne tendait plus de l'intérieur flottait comme une pelure soufflée qu'Olivier aurait pu emporter sans deuil. La vie délègue aux os le soin de charpenter les morts se disait Olivier qui s'en disait beaucoup des trucs dans un foutu foutoir où les idées valsaient comme ivres et pas mal de conneries surtout. Le seul point d'attache qui liait encore cette image sans densité (la pelure Gabienne) à ce corps plombé avait jusqu'ici échappé à Olivier. C'était le sang déjà bien brun bien sec qui masquait quasiment ses dents et faisait à Gabriel la bouche obscure d'une geisha. Savele se retourna pour fouinasser dans la bibliothèque les moulages de mâchoires collectionnés par Gabriel et bouscula Olivier ; repoussé devant le profil du mort, il ferma les yeux. Cette fugitive obscurité repoussa l'écran douceâtre d'un visage à peine effleuré par l'horreur — celui qu'il se tissait en dandinant devant le mort — et le livra, absolument, à son imagination. Olivier y chuta sans retenue. L'arrière du crâne se retroussait autour d'une bouche seconde, ouvert sur une bouillie mouvante composée, dans l'affolement saccadé qui appelle d'une image une autre image, de vérités anatomiques, de phylactères, de mots s'engluant dans la poisseuse tactilité des choses, de secousses grotesques pillées aux films gores, de l'effondrement du visage de Gabi sur lui-même, dense comme un trou noir. J'ouvre les yeux, ça peut pas être pire. Le regard d'Olivier se figea sur le bourrelet de chair qui soulevait, à hauteur d'oreille, quelques paquets de cheveux collés.

« Vous avez pas l'air bien; je comprends. Je vous repose la question dans quelques minutes si vous voulez. Allez donc aux toilettes vous passer de l'eau sur la figure. Vous voulez vomir? »

— La balle. Elle... elle est pas ressortie? »

Olivier se mit brusquement face à la nuque de Gabriel, ne vit aucun bourrelet, pas de trou, aucun accident sur cette tête peignée, se sentit volé. Voile tendu claquant devant: rien.

« Elle n'a pas traversé, non. Ça arrive; pas souvent,

mais ça arrive. Je ne sais pas... L'angle de tir a dû la faire ricocher sur l'os, elle a dû tourner... suivre la courbure... se ralentir dans la masse du cerveau. La logistique nous dira exactement ce qui s'est passé.

— Ce qui s'est passé dans la tête de Gabriel...

— Après le tir, oui... Avant... »

La première question c'était pas la vraie question, la question qu'il se posait Olivier en disant "j'étais vraiment obligé de voir ça?" c'était "sentir ça", "Est-ce que je suis obligé de sentir ça?", ça lui avait piqué les narines et la divagation à peine la porte poussée que ç'en était terrible, cette odeur connue de cheveux brûlés

quand on se grille un clope au-dessus du gaz, associée là à un événement qu'il se doutait bien être un peu exceptionnel. Un vieux bouquet puissant, aussi singulier que la mort de Gabriel, peut-être, un truc repoussant, de pourri de plusieurs jours, ça aurait sans doute été moins dégueu, ça aurait remis les choses dans des catégories distinctes, une puanteur emboîtée dans la mort, et ça n'aurait pas été plus mal au fond, moins choquant que cette familiarité. Mais les détails

de la journée allaient pas laisser Olivier extraire aussi facilement que ça le mort de la vie, pas plus les odeurs que le reste; la bibliothèque n'avait pas brûlé, les phrases de ses interlocuteurs n'étaient préparées par aucun roulement de tambour, le corps de Gabi parmi les objets de chaque jour absorbait les sons.

« Ça va un peu mieux? Vous voulez vraiment pas passer à la salle de bain? »

— Non non. C'était quoi votre question? À propos de son nom, c'est ça?

— Oui. Son vrai nom, c'est Christophe Gral, d'accord. Mais j'aimerais deux petites précisions; où on peut contacter la famille?

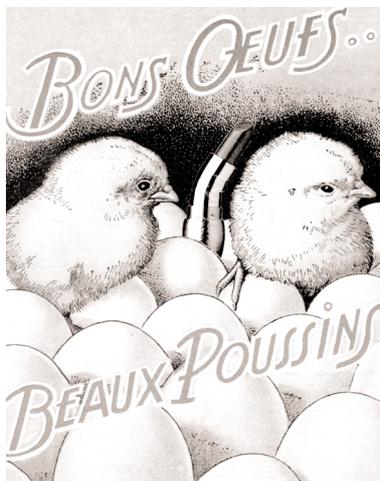
— Je sais pas trop, j'ai l'adresse du père dans un coin, je sais plus où; je le connais pas bien. Mais on s'est vus un peu plus souvent le mois dernier pour le festival qu'on prépare. Faudrait que je cherche. Pour le reste...

— Et il y a une raison particulière pour le pseudo?

— Pourquoi Barry c'est ça? Gabriel c'est pour "qui fait l'ange fait la bête", un truc comme ça; Barry je crois que c'était le nom de jeune fille d'une femme de sa famille, la grand-mère peut-être; je ne sais plus exactement.

Le seul point d'attache qui liait encore cette image sans densité (la pelure Gabienne) à ce corps plombé avait jusqu'ici échappé à Olivier. C'était le sang déjà bien brun bien sec qui masquait quasiment ses dents et faisait à Gabriel la bouche obscure d'une geisha.

8



— Un peu comme Céline.

— Oui, un peu, c'est ça. Vous vous intéressez à la littérature?

— En l'occurrence, l'anecdote n'est pas littéraire mais biographique monsieur Wattez. Ça intéresse tout le monde, non? la vie des gens, les voisins, les partis politiques, les pseudonymes, les chats, les conneries quoi... Mais ça vous paraît contradictoire à ce point-là avec le métier de flic ou de légiste, la littérature? Je suppose que votre surprise

— Non non pas du tout! En fait si; oui, je suis désolé, des a priori idiots...

— Soyez pas désolé; vous noterez que je vous suppose au moins la même inculture en expertise médico-légale que celle que vous m'accordez d'emblée en littérature, je vous ai épargné tout vocabulaire technique...

— Oui, merci. Je préfère. A priori ça m'intéresse plutôt, hein, c'est pas que ça m'encombrerait vous savez. C'est plutôt les détails du désastre créé par la balle dans la tête de Gabriel que je préfère éviter. C'est les images.

— C'est solide une tête d'homme vous savez. C'est pas très facile à tuer, en fait, un homme. Faut y aller.

— Il s'est pas raté Gabriel.

— "Il"? Vous accédez l'hypothèse du suicide, alors? Vous pensez que votre ami

— Ben, je sais pas, la balle dans la bouche... »

Bouche, le mot bouche était sorti mou comme la pâte d'un tube, le *bou* regonfla la propre bouche d'Olivier de celle du mort et fut recraché, bouchée repoussée au goût indéfini.

« Mais vous avez abouti comment au 29? »

—

— Le bar, comment vous m'avez retrouvé là-bas?

— Vos voisins ont l'air de bien vous connaître; ils vous aiment pas beaucoup on dirait mais ils vous connaissent bien. Enfin ils vous imaginent bien, ça travaille là-dedans. C'est celui d'en face qui nous a appelé. "J'ai entendu un gros bruit, un paw! ; comme j'ai chassé un peu avec mon père quand j'étais plus jeune j'ai tout de suite pensé à un coup de feu, paw, j'ai regardé d'abord par la fenêtre"; évidemment il a rien vu par la fenêtre, il est resté un peu sous le choc le voisin, il a l'air un peu parano: il imaginait

déjà un truc de grande envergure, je sais pas ce qui lui passait par la tête, la guerre, une guérilla... ça va vite les idées des fois. Plus vite que la raison; enfin bon il a mis le temps, et c'est dommage, franchement, mais il a appelé. On a sonné un peu partout dans l'immeuble; et puis Savele a poussé votre porte. Le voisin qui nous suivait partout — je sais pas s'il avait la trouille, s'il voulait pas rester tout seul,

ou si c'était la merde habituelle: la curiosité sanguinaire, allez savoir — donc le voisin s'est engouffré avec nous chez vous, on l'a un peu questionné, est-ce qu'il vous connaissait bien, des choses de ce genre; il a commencé à causer... on a eu un portrait de vous salé

— Je suis à peine étonné

— "Ils font un bordel pas possible!"

C'est comme ça tous les jours, et le syndic qui branle rien!"

— Si si, ils nous écrivent régulièrement

— "Le syndic branle rien, ils sont bourrés tout temps, ils gueulent dans l'escalier; c'est jamais les mêmes filles

qui montent avec eux, à se demander s'ils les bouffent pas."

— C'est un marrant le voisin.

— Et, donc, il semblait aussi connaître votre repaire. Faut dire que c'est juste en bas

— Il fait pisser son con de chien sous le porche, on se croise souvent, il nous adresse jamais la parole.

— en tout cas, il savait où vous trouver; il avait d'ailleurs pas de mots assez durs pour en causer.

— si, Cosme, t'es injuste: "bourbier", "rade infect", "trou à pochetrans"... Il en manquait pas.

— Toujours ternaire, Savele, hein? Académicien de mes fesses. Il nous a dit que vous y étiez fourrés toute la journée. Qu'on vous y trouverait sûrement; votre nom est sur la sonnette, à côté de celui du mort,

— Gabriel Barry

— Oui Savele, Gabriel Barry; vous voulez nous dire quelque chose, là? Voilà, on est venu. Où il les fout ses papiers?

— Il les paumait régulièrement... Dans les troquets vous savez... C'est même curieux qu'il ait eu son chéquier sur lui, il s'en servait que pour les paperasses, les factures, il sortait rarement avec.



Le syndic branle rien, ils sont bourrés tout temps, ils gueulent dans l'escalier; c'est jamais les mêmes filles qui montent avec eux, à se demander s'ils les bouffent pas.

— Pour pas le perdre avec le reste j’imagine.
— Mm. Sinon, son nom, son vrai nom de famille, si vous trouvez pas les papiers, vous le trouverez là-dessus, les factures justement, des trucs comme ça.

— Vous m’avez dit pourquoi, le pseudonyme? Pourquoi en prendre un? Il y a une raison particulière?

— Ben Cosme, pour sa vie privée voyons; je dissèque moi-même sous un faux nom.

— Son père: il est écrivain lui-aussi. Et comme, dans son genre, il est plutôt connu, Gabriel voulait pas trop qu’on associe leurs noms; et puis aussi, enfin : surtout, qu’on croit qu’il publiait grâce à papa.

— C’est pas super clair, attendez. Déjà: “dans son genre”; vous parlez de quoi comme genre? C’est un réseau de cul, un truc comme ça?

— Non non, pas du tout! Quoique si on creuse un peu... Mais je vais vous embrouiller là. Non, c’est pas de cul dont il s’agit. C’est un milieu littéraire un peu à part, tout le monde se connaît, c’est un tout petit cercle, Gabriel vient de là, il est né là-dedans, les avant-gardes des années 70, la fin du nouveau roman, les poètes de la langue; je sais pas comment vous expliquer ça...

— J’entends ça, oui; il y a des poètes d’autre chose que de la langue?

— Et le macramé, Cosme!, la cuisine du Poitou... La peinture sur soie...»

Ce à quoi l’on avait forcé le marmot Gabriel fut le lait, non pas de la mère parce que la Loi — là-bas — n’était pas un vain mot, mais l’interdit du lait du père dont l’enseignement était la méfiance absolue à l’égard de toute langue maternelle. Et cet immense et improbable travail, qui devait traquer depuis le pointement de son nez l’origine et l’inéluctable enlèvement dans la religion qui la dorlote, impliquait également le paradoxe du gazouillis, les frutifrutis érigés en scolastique, babillage sous les petons duquel chaque jour cimentait une marche supplémentaire afin d’ériger l’aptitude au chant des oiseaux imaginaires au rang de grammaire armée contre toute grammaire — c’est-à-dire maman — supposée à la botte des surveillants du camp oral où se fabriquent les singes obéissants. Là où partout ailleurs l’apprentissage du babil est destiné à faire taire pour quelques années un nouvel adhérent au vacarme familial et le clôturer dans l’enfance et s’illusionner encore un peu sur la magistrature de la langue d’adulte, il fut pour Gabriel l’étendard de la maturation subversive, le savant édifice, donc, d’un septicisme boulonné à l’attention de l’é-

vidence et de l’intelligibilité. Trouver sa langue, comme c’était dit et chanté et déroulé en chapelet devant l’autel du Mômô, était affaire bien en péril de sombrer dans la panique vu qu’il fallait déjà — c’était misère à voir on comprend bien pourquoi — écarter tout risque d’épouser la langue de l’autre; et tout ça au bout de la lutte héroïque on s’en doute pour mieux lui causer, à l’autre, une langue vraie sans diplôme et désaliénée de tout. Réunis dans le salon familial où maman en silence amenait les cafés, on tremblait tous serrés entre hommes d’avoir vu jaillir dans le texte d’untontontel qu’avait dû se laisser endormir un brin de langue bourgeoisement préhensible passé là, se tortillant comme un ver dont tous pouvaient sans peine dénombrer les anneaux lexicaux. Ça chiait quelques bulles, on disséquait l’animalcule noir bredouillant sa défense en criant pour pas la laisser s’insinuer dans des conduits lustrés au suif révolutionnaire, et on appelait celui qui s’était assez laissé pourrir pour appâter l’asticot à plus de vigilance à l’avenir. On biffurait sec, discutait papalement d’une hiérarchie minutieusement pesée pour trier pile et poil entre victime trépassé agonisant charogne mort cada-

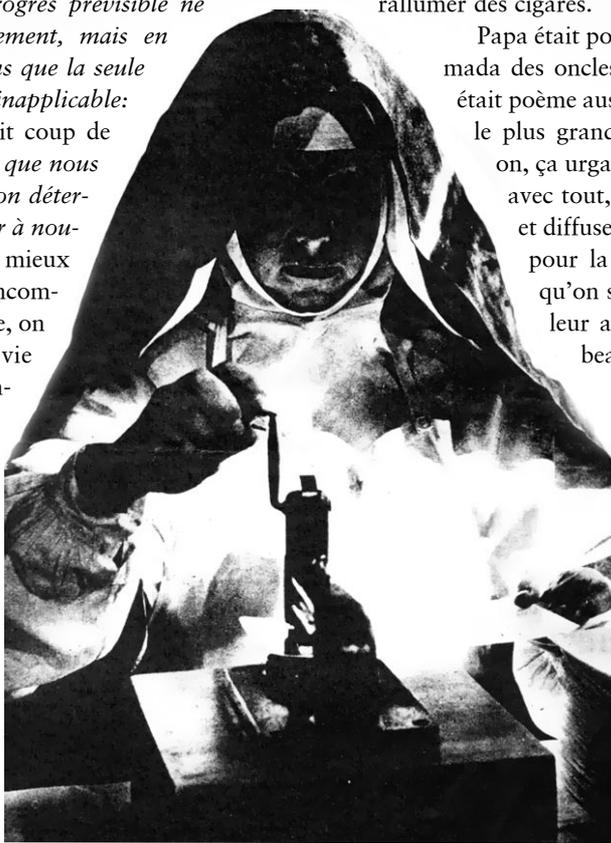
vre clamsé rompu transi clabaudé perdu plongé camardé décédé disparu recru passé macchab macchabée détruit dégelé fossoyé figé cuit exécuté fusillé laminé anéanti évanoui fini foutu éteint désert délavé décomposé momie relique sujet d’anatomie et défunt pour, en sueur, y prélever, dans la joie générale, le terme le plus éminent non-bourgeois-rafistolé-John-Perse digne de toucher au poème. En lui coupant un bout de suffixe ou de truc, en lui adjoignant coquette-

En lui coupant un bout de suffixe ou de truc, en lui adjoignant coquettement élision apocope calembourdaïne ou mot-valisage pas piqué des hannetons, on obtenait ma foi un beau petit machin qu’on pouvait faire tourner et regarder par tous les bouts avec la joie du boulot bien fait.

10

ment élision apocope calembourdaïne ou mot-valisage pas piqué des hannetons, on obtenait ma foi un beau petit machin qu’on pouvait faire tourner et regarder par tous les bouts avec la joie du boulot bien fait. Le petit Gabriel encore tout Christophe Gral dans sa laine tricotée — et parfois Cricri ou Chris ça dépendait des tontons — y pouvait apprendre soigneusement, du dessous de la table qui lui zébrait d’ombres les mentons des grands, les vrais mots, jaillissants, devant — à coup sûr — le hausser au grand principe qui abattait chaque jour son taureau orthodoxe. Il aurait pu naître pire Gabriel, dans la clique des rimailleurs c’est vrai, mais c’étaient pas les meilleurs non plus qui s’appliquaient ici à la millième moûture du modèle TéixTien ou Telquélien ou Changien ils savaient plus trop tellement ils avaient crachés dans tous les sens en

tournant sur eux-mêmes que ça leur filait le vertige. Ce qu'ils savaient, en tout cas, c'est qu'il fallait pas fléchir, pas d'un pouce, ce qui diminuait le bouillon de tendresse à petit feu et finissait par renfler d'une peau seconde la muraille de Jericho qu'on vouait pourtant au jazz-band des tontons. Ainsi comme c'est l'usage en matière de peste et de cholera se bricolait sournoisement une doxa plus serrée et hermétique que celle qu'elle voulait réduire à rien pour une cause dont personne n'aurait, pourtant, réfuté la lumineuse évidente nécessité mais bon; il est pas rare qu'Israël rende un coup-ci antisémite un coup-là aveugle à la densité des corps palestiniens et bien rare en revanche hélas que ça vous ouvre à l'amour, vu que confusions et partis sont ajustés parfaitement à la grégarité quand la bienveillance étriquée les grands partages de la conversation et amène si certainement à la solitude. Alors quoi faire au fond? Anomalocaris ou Opabinia tout abandonnique, déjà, devant un avenir ouvert à vous étourdir, frétilant jusqu'à une niche confortable et peu importe au fond la couleur idéologique qui la tapisse si c'est calfeutré assez pour y trouver des potes, des chauds, des d'accord, des assurés pour longtemps, *nous reconnaissons peut-être que le vieux déterminisme du progrès prévisible ne peut plus s'appliquer strictement, mais en même temps nous considérons que la seule alternative est une option inapplicable: celle du pur hasard* ; un petit coup de queue en arrière et *c'est alors que nous revenons à la vieille conception déterministe, pour nous en éloigner à nouveau...* La niche, pourtant, la mieux adaptée à nos pédoncules encombrants est celle qu'on se creuse, on sait, tout le long d'une vie d'homme, mais Titine y viendras-tu dans mon étui si tu m'y sais absolument seul à perpète? Pas sûr. En fin de soirée, pilotant à la lueur clignotant rouge de son beau camion de pompier dans le rideau mouvant dévidé des cigares, Gabriel embrassait les tontons. Rassasiés d'avoir en termes clairs établi la justesse de la pénombre, ils rassemblaient assez de textes vierges de toute bourgeoisie



pour remplir des revues dont ils voulaient imaginer qu'un jour elles iraient à la place de San Antonio scintiller dans la bibliothèque de l'ouvrier. Jusqu'à quel point ils s'illuminaient pour de vrai sans mentir ni voir bien que leur ouvrier de lecteur avait leur biographie leur métier leur

La niche, pourtant, la mieux adaptée à nos pédoncules encombrants est celle qu'on se

11 *creuse, on sait, tout le long d'une vie d'homme, mais Titine y viendras-tu dans mon étui si tu m'y sais absolument seul à perpète? Pas sûr.*

doxa et probablement la même tribune circulaire?, Gabriel se le demandait encore il y a peu. À la fin de la soirée, on se lisait les textes des autres, on tamisait les revues jalosées ou conspuées sans vraiment distinguer les deux en manquant jamais de souligner combien elles rataient leur coche, et chacun extirpait de quoi brocarder un peu et se faire reluire beaucoup ; plus les cibles étaient proches et plus on feignait la galaxie des écarts, et si une maussade niaiserie de Vargaftig actionnait à peine deux soupirs entendus, les derniers Roche Manz'ie Prigent Parant ou Heidsieck faisaient brailler beaucoup et rallumer des cigares.

Papa était poète, donc, et des moindres, et l'armada des oncles et tout autour de Gabriel idem était poème aussi ; et tout ça tenu bien serré dans le plus grand pragmatisme parce que, disait-on, ça urgait, c'était impérieux, on rigole pas avec tout, fallait agir et cadrer et imprimer et diffuser et faire tonner tout ça et tant pis pour la désespérance réelle des modèles qu'on s'était choisis, leur solitude à eux, leur absence de parti, c'était beau très beau mais fini maintenant. Pourtant il semblait bien à Gabi, quand il fut en âge de se le relire sans emballage, que Rimbaud et son poème c'était assez consubstantiel et qu'avec un plan quinquenal ça voyait tout simplement pas le jour. De tout ça qui fut l'étrange tissu des contradictions dont on l'angea l'animal, sortit un Gabriel fermement décidé à écrire bien sûr mais quoi d'autre — de très autre s'entend — pour être lui à la fin et qu'on lui foute une paix royale?

Bien vu que dans de pareilles conditions d'apprentissage, la litanie hugolienne apprise sur le bout de la batterie ou encore l'encartement chez Flaubert et Stendhal et Joubert vous avait des airs de chant révolutionnaire, de renard dans la basse-cour, et que l'ami Gabi au fond avait guère de chances laissées d'être autre chose qu'universitaire, s'il voulait pas rester silencieux tête boudeur à jamais.

Alors que s'étiolaient dans la chute naturelle des feuilles les avant-gardes qui n'avaient été, au fond, qu'un jeu de circonstances pas meilleur ni pire pour faire de papa et de quelques autres des poètes devenus maintenant seuls avec un bout à défendre pour la vie, Gabriel prenait pseudonyme donc et définitivement, et publiait les prémisses de son hugolisation narquoise dans les revues mêmes où mouraient les quelques tontons rescapés et Philippe Gral en personne. C'était bizarre. Il y était parce que — quand même — de la famille, et ce qu'il y faisait contre elle était peu clair à tous. Il était temps d'enfourcher la trotinette raisonnable et d'aller se faire publier ailleurs histoire de. Mais un pseudonyme comme le sien ça se décolle jamais d'un éclaircir précautionneux qui donne une bourrade dans les côtes publiques à chaque apparition et prévient qu'on va tout de même entendre ou lire le fils de papa ; et Gabriel, pas défaitiste pour deux sous, patientait, faisait l'anguille, en attendant mieux. Il s'enlisait toutefois depuis un bon bout dans les semelles familiales, et le mieux attendu poireautait gentiment jusqu'à il y a peu. Jusqu'à très peu en fait avant le trou dans la bouche.

« Savele, votre avis sur la poésie me touche sincèrement mais j'aimerais qu'on remette à plus tard l'éventail de vos multiples talents d'ironiste. Monsieur Wattez?

— C'est un raccourci, c'est un peu rapide c'est vrai mais... Vous êtes sûrs que c'est important pour l'enquête?... parce que ça va être long, là, et je suis pas très bien...

— Vous ne vous sentez pas très bien ou c'est pas vraiment votre rayon, les aventures familiales et poétiques de votre ami? Parce que, important pour l'enquête, c'est difficile de savoir a priori. Moi je peux pas affirmer, comme ça, même si tout y conduit: "C'est un suicide"... vous comprenez?

— C'est vrai que ça va pas terrible; oui. Il y a la tête de Gabriel là, juste là, et pas de trou



derrière, et cette bouillie dedans. Tout ça me fout la trouille. Et j'ai envie de pleurer, je sens que ça monte maintenant. On va s'asseoir dans la cuisine?

— Si vous voulez. Mais jetez un dernier coup d'oeil dans la pièce d'abord: vous remarquez rien de curieux, d'anormal?

— C'est une blague? C'est la question la plus con de la journée, excusez-moi!

— Écoutez... Essayez de me comprendre : la seule chose qui me soit familière ici, c'est le mort. Autour, c'est l'inconnu. Une scène criminelle, un mort au milieu, tout est normal. Votre élément étranger, c'est mon élément familier. Pour vous, évidemment, c'est le contraire; mais les babioles autour, vous avez sûrement donné du sens à chacune d'elle, elles ont sûrement une bonne raison d'avoir encombré votre vie... Pour moi ce sont des surfaces muettes. Alors aidez-moi, fouillez de votre côté tout ça, laissez

momentanément votre deuil et le corps, dressez une cloison autour et regardez. Alors?»

Il voyait que dalle Olivier, et Savele se gourrait au moins sur un truc c'est que les objets qui composaient depuis si longtemps le brouhaha visuel quotidien étaient gagnés par une grandissante étrangeté. Même les noms sur les tranches des livres. Je suis un métazoaire, c'est-à-dire un animal à pluricellules différenciées, de l'ébauche à l'organe, en quelque sorte, comme l'annélide... l'huître, L'éponge... J'appartiens au règne animal puisque j'ai un ventre, une tête, un dos opposé à mon ventre, et que vous pourriez, approximativement, me plier sur moi-même: on me reconnaîtra à cette symétrie bilatérale ; celle d'une mouche, d'un poulpe, d'un hippocampe... Je suis un choré ; mon embranchement est celui des vertébrés: squelette cartilagineux, osseux, comme la truite, le castor ou le colibri... Ma classe est celle des mammifères, c'est celle de la baleine, des koalas, celle des labradors et des ornythorinques... Ma sous-classe m'assimile aux placentaires, comme le sont les ours, les béliers, les daims, les phoques, les dauphins, les hermines. Mon ordre, à celui des primates : mes cousins sont des lému-riens, des tarsiens, simiens... Je suis si proches des rats, des musaraignes, des lapins et aussi des chauve-souris... mais mes doigts ne sont pas entravés par une membrane, ronger des racines m'est facultatif, et je me tiens debout ; je suis de la famille des hominidés : je suis en ça et en bien

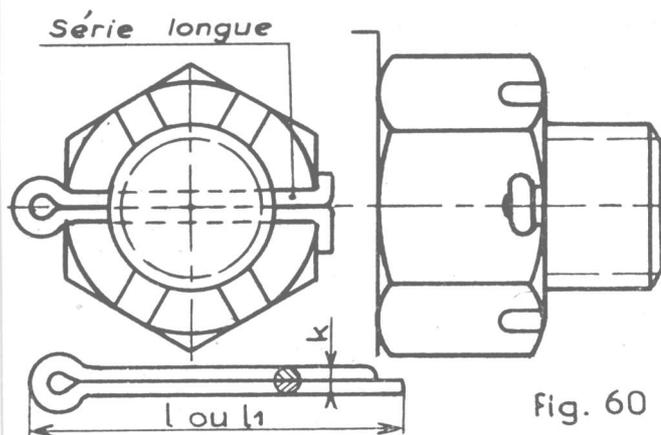
Il voyait que dalle Olivier, et Savele se gourrait au moins sur un truc c'est que les objets qui composaient depuis si longtemps le brouhaha visuel quotidien étaient gagnés par une grandissante étrangeté.

12

d'autres choses éloigné de mes cousins abominables, parce que je suis un homme, semblable à Dante, Shakespeare, Hitler ou celui qui un jour écrivit cette classification... La bouche restée ouverte de Gabriel, déshydratée, avait pris la consistance générale d'un os de seiche sur lequel s'écaillait son encre en tesselles pelliculaires noires, brunes, qu'infiltrait la lumière blanche des dents. Un souffle d'Olivier, l'encre s'exfolia, c'était un automne noir ou une nuée de moucherolles dont les zonzonnements résonnent dans la cavité du mot dent. Le voilà, le mot, le terrible, duquel il voulait s'extraire; s'extraire — disait-il — du mot dent. Puis toute résistance cessa sous ma main, les pinces se retrouvèrent d'un coup hors de la bouche, suivit quelque chose de blanc, plein de sang. Mon coeur cessa de battre, car ce quelque chose était plus volumineux que n'importe quelle dent du soldat, qu'il s'agisse même d'une de ses molaires. Tout d'abord, je n'y compris rien, mais ensuite, je faillis éclater en sanglots: les pinces serraient en fait, non seulement la dent avec ses racines extrêmement

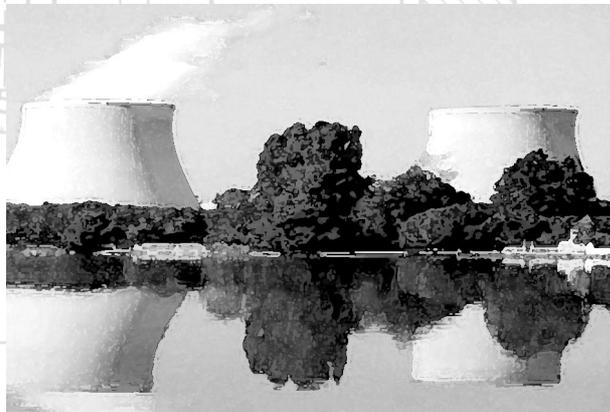
La forme générale de la coulure redoublait cette furtive historiographie d'un trajet d'aquarelle pour dessiner une goutte qui était, à n'en pas douter, une représentation.

13



longues, mais un énorme morceau d'os déchiqueté, d'un blanc éclatant, qui tenait à la dent « Je lui ai cassé la mâchoire...»; Olivier suivait le mouvement tournoyant du filet de salive rouge craché par le soldat dans la cuvette de Boulgakov ; dans la boucle filaire se distinguaient plusieurs consistances, matières, réagissant différemment au rapt de l'eau ; un sillon plus épais, où le sang était dense, ramassé comme un cordon opaque, résistait à la dilution qui rosissait puis dispersait son périmètre mousseux chargé, lui, de salive. Dans cette toile, comme dans pas mal

d'autres, Sam Francis faisait se superposer les façons dont le jeu des teintures révèle sa composition, son trajet et, surtout, son récit. La goutte chargée de pigment s'effiloçait depuis le haut du tableau et entraînait graduellement sa charge, l'étirait, pour condenser la couleur dans la fin de sa course, allant de l'extrême tension — la presque



transparence que drainait le point de départ où le pinceau (la seringue, peut-être) avait touché la toile —, à l'extrême ramassement où la poudre se tenait, tassée en une sorte de lunule. La forme générale de la coulure redoublait cette furtive historiographie d'un trajet d'aquarelle pour dessiner une goutte qui était, à n'en pas douter, une représentation. Pas bien loin, des boules de Bury cliquetaient au prix de gros auquel le musée avait fait le plein de quincaillerie locale de plus ou moins bon goût. Bram Bogart ne s'y voit sûrement nulle part ailleurs avec autant d'appareil, et le voisinage d'autres merdouilles guère avouables hors de belgique, sans autre lien entre elles que la disponibilité des surplus ou les dons d'artistes, établit une impossible hiérarchie historique et esthétique pour qui y chercherait du sens, de l'organisation. Le musée de Bruxelles cafouille sa propre inexportable conception de l'art avec le talent pâtissier de l'anglais éternel, et l'accueil chaleureux qu'il fait aux navrantes poses surréalistes laisse perplexe devant un tel acharnement; sans doute la saignante grimace et la joie morbide, bruyante, insensée, qui donnent le ton de l'exceptionnel humour belge sont pour beaucoup dans le sentiment que rien ne résiste, pas même les ballades muséales, à la puissance dévastatrice de la plaisanterie. «Même notre Sam Francis, là-dedans, a l'air d'une blague.», mais la blague amusait pas beaucoup Brigitte qui à Bruxelles comme ailleurs comme partout dans ces musées où la traînait Olivier dans l'espoir de l'enmener, un peu, à ce qui lui était tout, qui le changeait lui et tout ce par quoi il aimait tant être changé ; Brigitte entamait sa ritournelle,

sans doute conjuratoire, sans doute la danse du huron pour pas se laisser changer, «Je comprends rien! Vraiment, l'art moderne, j'y comprends rien!» et, effectivement, elle changeait pas du tout sur ce point comme sur les autres

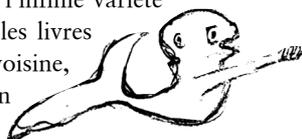
d'ailleurs devant Olivier qui voyait mal comment mieux lui dire Sam Francis que Sam Francis lui-même; c'était alors le silence. Comme un minuscule dérèglement, un petit pas de côté dans le chemin qui conduit aux choses, ici: le sens du verbe *comprendre* ; une imperceptible variation et le sol s'écartait entre Olivier et elle, c'était irréparable, immense aussi. Comme si devant un Bellini tout lui était compréhensible à Brigitte, ordinaire alors, coutumier. Uccello, Ghirlandaio, elle comprend, c'est autour, saisissable, elle dit oui. Mais il la croyait pas tellement, lui, il l'imaginait tout d'un coup devenue pas trop difficile devant le verbe comprendre dont elle exigeait tant avec Sam Francis. C'est là, justement, que Olivier, lui, ne comprenait rien, tombait en vrille devant des étendues plates et peintes d'aussi loin que ç'en était pas imaginable; tout était cassé, l'univers s'était émietté autour de ces tableaux, toutes pinces analytiques pour les saisir avaient été pulvérisées par l'invisible mouvement des continents. Il fallait s'arc-bouter à l'histoire ou à l'infinie variété des histoires, s'épuiser dans les livres pour y traquer une pensée voisine, soeur, juste un peu moins loin que ce bout du temps, comparer les peintres entre eux,

les tableaux, larguer ces comparaisons, essayer d'imaginer tout connement ce que ça pouvait bien être, un homme, pour Fra Angelico, pour Veronese, et tenter d'habiter cette mue abandonnée par la vie et l'enfilade des jours. C'était pénible, embrouillé, ça marchait évidemment plus mal que bien. Olivier rougissait de trouver sublime ce qui le rendait — et, au fond, lui était — muet. Alors que Sam Francis, tout était là pour l'entourer, tenir le mur debout, tout à proximité. Là où il fallait éclairer un pan d'histoire à la lueur maigrelette d'un doigt d'une statue d'un ensemble déchiqueté, c'est un monde tout entier qui entourait cette peinture de sa pleine lumière, vibrant de la même que lui. Et Brigitte était perdue parmi des toiles que lui offrait ce monde-là, le sien pourtant, disponible. Vraiment rien? Excusez-moi d'insister...

« Bon, si rien ne vous choque, on va passer aux autres pièces. La chambre surtout, il y a quelque chose que je

Comme si devant un Bellini tout lui était compréhensible à Brigitte, ordinaire alors, coutumier. Uccello, Ghirlandaio, elle comprend, c'est autour, saisissable, elle dit oui.

14



dois vous montrer, une lettre. »

Olivier détendit brusquement les jambes pour se décoller du fond sablonneux qui emporta en nuée ralentie Fra Angelico, Bellini, puis dispersa les murs liquéfiés du musée, distancia Sam Francis, raidit son corps en dépassant le médecin de campagne de Boulgakov, et, en sortant de la bouche noire de Gabriel inspira un grand coup à la surface, abruti par la chambre d'écho lumineuse du salon, ciel laqué de juin.

« Vous avez vraiment l'air largué mon vieux. On passe à autre chose, là? »

— Oui, c'est assez bizarre, je suis incapable de dire si j'étais réveillé ou pas. C'est comme des petits buvards qui se contaminent. Vous pensez à un truc... le petit bout de buvard est mouillé, l'eau se diffuse dedans; quand il est gorgé, ça en touche un autre... Vous voyez?

— Bon. On se le fait ce tour d'appartement?

— Oui oui, je vais essayer de voir si y'a rien d'inhabituel; je vais me concentrer.

— C'est ça, essayez, concentrez-vous.»

Olivier coula d'une pièce à l'autre en chassant du regard les spectres des actes quotidiens qui faisaient vibrer à la lumière de chaque objet les saccades d'une collante tristesse; un quart d'heure de deuil lui avait suffi pour rendre aimables les dessins de Gabriel dont il s'était tellement foutu quand ils furent épinglés au-dessus de la bibliothèque commune, les miettes et la foutraille culinaire qui partout poissait prenaient la consistance éternelle de dorures.

« C'est à vous cette machine à écrire? Elle date, hein... »

— Non non, elle est à Gabriel. Les touches collent, tellement il s'en servait souvent. Mais c'est un cadeau de son père, il a la même je crois. Bon. Tout a l'air normal là; on se le prend ce café?

— Oui, volontiers. Savez, café? Oh merde! Désolé...

— C'est pas grave, il était déjà pétié de toute façon. Non non, laissez, je ramasserai plus tard.

— Vous vous y attendez sans doute, mais la question obligée: est-ce que votre ami était suicidaire? Vous pensez qu'il a pu se tuer?

— C'est pas vraiment la même question. Suicidaire, je sais pas comment vous dire ça, mais, dans l'absolu, oui, un peu comme tout le monde, non? Enfin la question se pose pour certains.

— Ça dépend comment vous conduisez votre vie, monsieur Wattez; mais oui, je crois que la distinction en usage entre les hommes qui sont du verbe avoir et ceux qui sont du verbe être entraîne les deuxièmes à se poser cette question, c'est inévitable. Mais être *suicidaire*, vous comprenez, c'est quand même autre chose, non?

— Vous oubliez la majorité de ceux qui sont du verbe aller et qui doivent pas se la poser beaucoup Cosme. Vous êtes vous-même suicidaire monsieur Wattez?

— Disons que je suis plutôt mélancolique, on va dire ça. Gabriel aussi, il était plutôt mélancolique, mais c'est pas incompatible avec une forme de joie... C'était un grand garçon, il s'illusionnait pas beaucoup; entre le plaisir qu'on prend à vivre et le prix que ça coûte tous les jours, on sait où se trouve le côté le plus lourd, et Gabriel et moi on en parlait souvent... De notre mort, de comment on ferait... quand on se déciderait... qu'est-ce qui nous déciderait... on faisait des paris débiles... Ça nous excitait beaucoup de préparer ça un tout petit peu mieux que notre vie quotidienne. Mais justement : l'affaire était réglée, c'est pour ça que je répondrais non à votre deuxième question.

— Réglée?

— On vivait avec ça tous les jours, on l'a mis de côté, le problème était réglé, oui; comme tout était préparé — vous avez peut-être remarqué le fil électrique au-dessus de la porte de mon atelier — on était débarrassé de cette question, elle n'avait plus aucun pouvoir sur nous.

— Ça me paraît un peu naïf, non?

— C'est pragmatique et symbolique à la fois. Je vous l'ai dit, on peut pas dire qu'on s'illusionne beaucoup sur quoi que ce soit, même pas nos petits rituels à la con. Mais c'est fonctionnel, c'est tout ce qu'on leur demande.

— Vous parlez toujours au pluriel: vous étiez beaucoup plus proches que de simples colocataires on dirait...

— On se connaissait depuis assez longtemps avant de se décider à prendre un appart ensemble. Fallait vraiment qu'on s'aime beaucoup pour accepter de se supporter tous les jours.

— Et les femmes...

— Pas du tout, Gabriel était aussi hétérosexuel que moi, c'est-à-dire complètement. Un vieux modèle. Mais vivre avec une femme? Vous rigolez! On a déjà donné tous



les deux, dans la tyrannie que s'infligent ces deux sexes quand ils vivent ensemble... Et c'est n'importe quoi. Pour choisir de vivre avec Gabriel ça a été assez décisif aussi, de savoir que les filles pourraient plus s'incruster aussi facilement dans notre vie, qu'on avait un bon moyen de tenir une certaine distance.

— Oui ; si on reprenait... le suicide?

— Oui... Qu'est-ce que je disais?.. Le suicide, pour nous,

pour la plupart des potes, c'est une formalité métaphysique à laquelle on se tient préparés, le mieux possible, pour le jour où décidément on se fera trop chier. Où on se dira: "Bon; c'était très bien tout ça, mais il est temps maintenant. Ça m'emmerde trop, je me casse", et c'est tout. Et Gabriel il était pas moins noir que d'habitude ces temps derniers, au fond, mais c'est comme un courant continu, ça. On marche tous au projet, c'est ça qui nous tient, moi, c'est ça qui me tient aussi ; et les trucs en cours manquaient pas ces temps-ci pour nous remplir la vie, surtout Gabriel. Surtout lui. Les angoisses de mort, ça nous a toujours aidé à travailler, du coup c'est un peu paradoxal, mais je crois qu'on se flinguera... Enfin, le suicide c'est quand il n'y en aura plus d'angoisses, qu'elles nous laisseront un peu respirer; ça voudra

dire qu'il n'y a plus de désir non plus... que de l'ennui... que ce sera devenu trop lourd.

15 *Où on se dira: "Bon; c'était très bien tout ça, mais il est temps maintenant. Ça m'emmerde trop, je me casse", et c'est tout.*

— Et là vous pensez pas que ça pouvait être devenu trop lourd, justement, pour votre ami?

— Oh pas du tout! Au contraire! Il était excité comme une puce, il pétait les boulons depuis au moins deux semaines : il venait de trouver un éditeur, un vrai, autre chose que nos combines de micro à deux balles

— De micro?

— De micro-publication, d'auto-édition, tout ça. Il avait un contrat, un vrai putain de contrat signé, avec F.D.M., pour un roman, son dernier roman. Enfin le premier qu'il ait vraiment fini... Je crois qu'il était fini. Je suis pas sûr d'ailleurs, il me montrait pas grand-chose. Je sais pas si vous pouvez imaginer ce que ça représentait pour lui!

— Il devait être fier, non?

— Non, je crois que ça il s'en foutait; il savait très bien qu'édité ou non, même dans des bonnes conditions, personne le lirait, que personne ne lit.

— Vous savez qu'on a jamais publié autant de bouquins...

— On a jamais été aussi loin du verbe lire, je vous assure. Mais cette publication, pour Gabriel, c'était un truc nouveau, quelque chose qui le changeait assez pour se lancer dans autre chose, vous voyez? C'était une autre façon de bosser qui se profilait, des nouveaux projets, une contrainte de plus... C'était un moyen assuré pour pas s'emmerder avant un bon petit moment! C'était du temps. Du temps offert. On comprend vraiment pas comment il aurait pu se flinguer, ça me paraît franchement invraisemblable.

— Pourtant tout porte à croire qu'il l'ait fait. Le bouquin sortira quand même, non?

— Ça je sais pas; mais le prenez pas pour un con romantique à la Sartre, qui pleurnichait parce que le soleil allait s'éteindre et que du coup ses bouquins c'était pas pour l'éternité. Le posthume, Gabriel il s'en carrait velu, je vous assure. Qu'est-ce que vous croyez? Qu'il s'imaginait avoir écrit le roman de sa vie? C'est pas du tout ça. C'est comme le Salut; il y en a qui croient que le Salut, c'est après la vie, que la vie y prépare. C'est des boursicotiers, qui pensent que la vie est un moyen. Et il y en a d'autres pour qui le Salut c'est ici et maintenant, qui savent qu'après, les histoires de mort, ça nous regarde pas; et c'est on ne peut plus vrai que ça nous regarde pas. Il y a bien des étoiles, c'est vrai, et on peut même imaginer que tout ce foutoir ait un sens, pourquoi pas. Mais il n'existe personne qui puisse lire ça. Le Salut, c'est dans la vie-même, c'est ici et maintenant. De toute façon, une bombe comme Ulysse ou Cosmos sortirait aujourd'hui, personne s'en rendrait compte. Vous parliez de biographie en vous marrant tout-à-l'heure... Hé bien Gabriel il écrivait ses romans à la troisième personne, il fictionnait comme pas deux; le roman pour lui, c'était un pari de la vérité contre la réalité, l'enjeu le plus important qui soit, l'immense pouvoir des abstractions. Tout le monde s'en branle du roman aujourd'hui, on lit que des conneries écrites à la première personne, des merdes qui vous font miroiter la présence de l'auteur, sa proximité, qui vous le rendent familier, un

Le posthume, Gabriel il s'en carrait velu, je vous assure. Qu'est-ce que vous croyez? Qu'il s'imaginait avoir écrit le roman de sa vie?

16

vrai fils de famille! Des foutaises encore plus cons et plus creuses que les autobiographies estampillées comme telles des journalistes ou des politiques, des trucs rythmés comme une rave pour faire plus groove, qui s'embourbent dans la confusion fatiguante entre réalité et vérité; et vas-y que je me donne des airs de confident à cinq mille personnes, comme à la télé, pareil; prenez n'importe quel trou-du-cul bombardé écrivain de l'année et décortiquez-le son bouquin ça va pas être trop copieux: c'est structuré comme un reportage de France3 et écrit pareil, avec des faux airs de ton direct, de "je vous cause du profond de mon être". Ça va vous parler revanchard, partis, déviances poseuses, analyses-minute des grands drames sexuels, psychologisme à l'américaine, que de la sociologie. De la sociologie qui avale tout le reste. Bataille? Une ridicule sur la mer sociologique.

Sade, pareil. Les pauvres. Mais après tout on s'en fout, on devrait s'en foutre, non? Comment des lecteurs gavés de ce genre de fadaises utérines pourraient s'intéresser à Nabokov ou Proust? Alors Gabriel et ses romans...

— Il est pas mal votre café. Bon, on va dans la chambre, il a laissé une lettre sur l'écran de l'ordinateur. Vous en faites pas trop pour Nabokov, il prend beaucoup de place dans ma vie, et je suis sûrement pas le seul.

— On l'a pas encore imprimée, on va faire ça et je vous en fais un tirage, vous me direz ce que vous en pensez, d'accord?

— D'accord. La lettre explique pourquoi il a fait ça?

— S'il l'a fait. Non, elle explique pas grand-chose, c'est plutôt obscur. C'était à lui le flingue?

— Oui. Je lui avais offert.

— Et ça, est-ce que c'est normal que ce soit tourné comme ça?

— Non, tiens, j'avais pas remarqué.

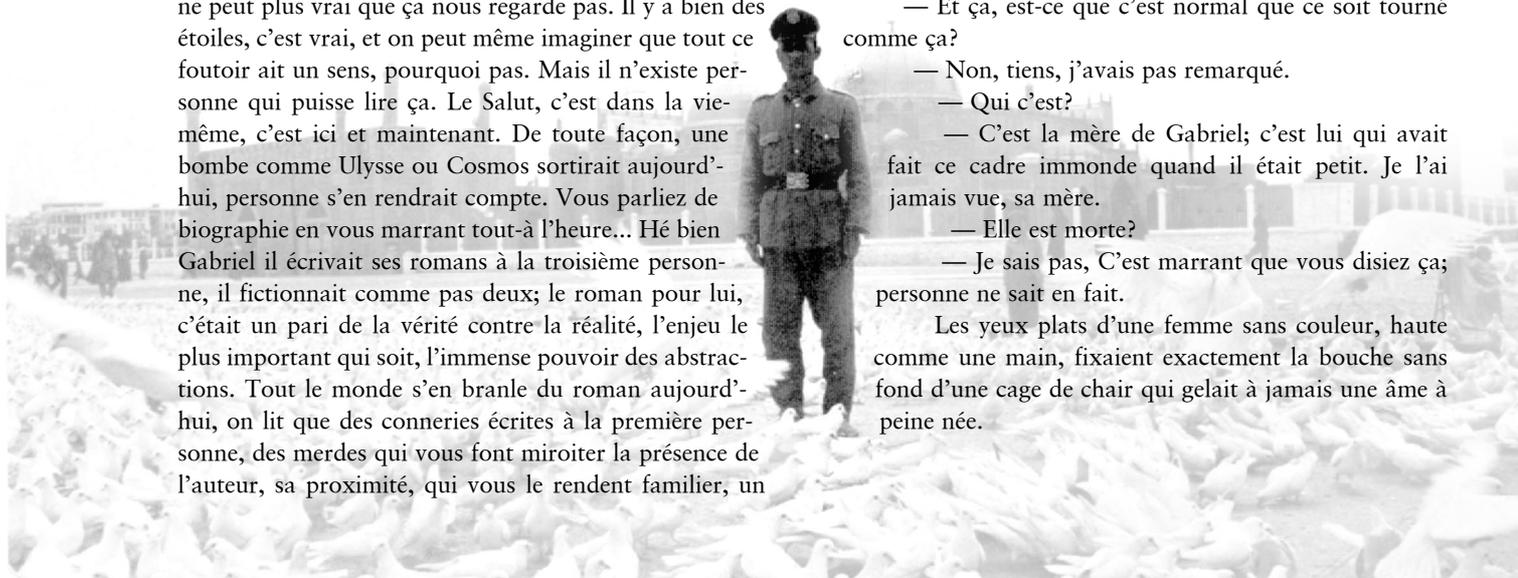
— Qui c'est?

— C'est la mère de Gabriel; c'est lui qui avait fait ce cadre immonde quand il était petit. Je l'ai jamais vue, sa mère.

— Elle est morte?

— Je sais pas, C'est marrant que vous disiez ça; personne ne sait en fait.

Les yeux plats d'une femme sans couleur, haute comme une main, fixaient exactement la bouche sans fond d'une cage de chair qui gelait à jamais une âme à peine née.



Emmanuel
Tugny

2
Byzance

Le temps, c'est le sens du bruit.
Qu'est-ce que ça veut dire ?

J'aurais l'air fin si c'est une tondeuse.

C'est souvent une tondeuse.

Derrière une haie, je ne sais quoi.

Qu'on ne voit pas.

On ne voit pas tout.

On appelle le temps ce qu'on ne voit pas pour le moment parce qu'on ne voit pas tout.

Y'a qu'à voir.

C'est souvent des machines. Des choses simples qui font les choses simples.

Il y a du pollen dans l'air, une odeur d'épinards, les cuisses (l'intérieur, déjà, rouge) grattent. Il y a une tondeuse quelque part qui tond. Voilà tout. Le bruit vient du ciel parce que ça doit passer par-dessus ce qui veut qu'on ne voie pas, ou ne voit rien, peut-être, voilà tout.

C'est tout un mélange.

Des solutions simples. Des solutions simples, mince !

A quoi tu penses ?

Je peux me retourner ?

Les poings sur les hanches, un fil parme coule de la robe. Les jambes, un peu, ombrent la flaque.

Ça pose là, cette femme, l'oeil est très noir et tout s'appartient et se tient.

C'est autre chose, c'est comme les meules. Cela vit dans la densité de cette femme posée dans la lumière qui

vient du soir et c'est tout. C'est tout seul, on est tout seul. Ça donnerait tout sans doute et ça ne donnerait rien. C'est seul et la lumière le dit, un peu frondeuse, sur les mains qui appuient sur les fesses ramassées mais de toutes façons déjà ramassées.

J'ai mal au dos, t'es chiant (aussi) à ne pas conduire !

L'amour, c'est une chose comme d'un coup désirer voir des machines où non. Où il n'y a pas. N'y en a pas. Mais le désirer. L'amour est désir d'analyse de ce qui est tout un tout sans membres dans le couchant. le levant et

tous les plis.

Vouloir faire du sens avec de l'Être, fatiguer, voir ailleurs si ça y est.

La voiture fait des rayons dans mon dos. Sa main sympa fait une visière, on le dit.

17 *C'est souvent des machines.*

Des choses simples qui font les choses simples.

Ouah, la casquette, hé !

Faut bien : ça t'arrache manifestement la gueule de me filer tes lunettes (alors) ! Ça se dégrade !

On pense ça se dégrade. On sait pas d'où vient qu'on dit pardon plutôt qu'oui *et* c'est dommage ou bien oui *mais* c'est dommage.

Pardon.

Elle porte les lunettes. Différemment. Elle a le nez trop petit.

Le nez d'une femme, peut-être, je ne sais pas.

On remonte ?

Ça l'oblige à lever le front et baisser le chignon.

Avec les sandales de lin qui s'arrachent à la crotte elle a un côté viennois un peu drôle dans le contre-jour.

On est très digne, on le dit.

On est très digne ?

Ca t'amuse de te foutre tout le temps de ma gueule ?

Je t'aime.

C'est comme ça. Autrement, je ne sais pas. Autrement, je ne sais pas faire, je m'excuse. « Excuse-moi ». Pardon ? « Excuse-moi », « je m'excuse » n'est pas français.

Excuse-moi.



Pardon, excuse-moi, mais ça me choque toujours, ce truc-là, c'est marrant.

C'est parce que ça ne veut rien dire. Ah oui...

On dit des tas de choses comme ça. Ca n'excuse rien, je m'excuse.

Oui.

C'est long, jusqu'à Troyes, finalement.

Ben oui.

Les champs, surtout, sont longs. En août, il n'y a personne.

C'est marrant, mais tu vois (on le



dit) c'est quand même pas mal d'avoir des gens sur la route, ça rythme.

A Troyes, il faut que je téléphone.

Tu crois ?

La main gauche qui pédale dans le non-rythme en veut un peu à la tête de cette femme qui dit ça, ne sait pas pourquoi comme c'est idiot et que la cuisse de cette femme lui fait des échos de grains de la peau qui l'aiment ostensiblement sous la robe qui colle et file dans les mauves.

Tu crois que c'est bien, vraiment ?

Tu peux comprendre que malgré tout je n'aie pas envie qu'il lui arrive quelque chose ? Tu peux

comprendre ça ?

Moi, je téléphone (bien) pas (alors!).

Rien à voir.

Comment, rien à voir ?

Tu sais bien que ça n'a rien à voir.

OK.

Non ?

Si si.

Si tu veux, je n'appelle pas.

Si si.

Comment va le chat ?

Le chat, ça va. Aïe. Cinq minutes, de toutes façons, juste pour voir s'il y a rien de grave, ok ?

Tu fais ce que tu veux.

Non, je fais pas ce que je veux.

Je t'aime.

Le baiser n'est en rien pour soi. Des logiques internes. Peut-être rien. Un échappement. Rien.

Un bruit pur dans les ciels est le baiser et quand on fourgonne entre les jambes ce qui se donne dans les prunes et marche et ne sait pas pourquoi.

En somme on se dit pardon, les

seins la queue dans les bouches. Tout ça est un peu en sueur. C'est un moment dont on sort tout seul revenu aux champs main droite et main gauche, les verts, les jaunes. Colza un coup sur mille. C'est régulier.

Peut-être, on fume.

C'est marrant, c'est con, fumer, mais après, fumer, c'est bien (on le dit).

Fumer, c'est bien, après, même si c'est con.

Il y a des tas de choses comme ça comme téléphoner quand on a mauvaise conscience — je déconne ! —.

Tu es vraiment con.

Je déconne, je te dis.

C'est bien, c'est sympa. On est les poings sur les hanches, on contient. Ce qui tond et qui ne veut pas voir tondre.

Il y a bien un bruit, peut-être.

Un bruit tout partout du boudin.

Qui passe comme pas un nuage ne passe.



Deux.

Tiens, ça grêle (ça grêle en août ?), on le dit. Ce qui ne se donnait pas très nettement ni au centre ni nulle part grêle aussi, apparemment, mais du dessous toutes les choses tressautent avec ce qui tombe dessus et le vert donne un super et charmant vert

quand il pompe la lumière qui se barre par dessous et crépite en sautant.

On est vers Troyes, peut-être, le long des panneaux disent Troyes bon vivre et patrimoine. Le ciel déchire dans un coin violet qu'il y a plus en haut du côté transcendant et avec nous dégoutte. La manche est mouillée qui faisait le Jules à la fenêtre pour cette femme. Tout décroche dans des descentes de festons des masses sur la terre. Cette femme a les yeux qui tombent et depuis quelques kilomètres ne dit plus grand' chose que "ça va le chat?". Le chat ça va. Les routes de France font la couture. On en parle. Se causerait-on autant, les deux, n'étaient les routes de France et Troyes où non je ne suis jamais allé et toi ? Oui, pour un mariage, une fois.

Ah bon.

Ah bon, tiens.

Pour le mariage d'une copine qui a été s'enterrer là alors qu'on n'aurait jamais dit, assez brillante, avec un type qui tient un restaurant; C'est la gastronomie, surtout, Troyes et tu oublies les textiles. Les textiles, c'est aussi Troyes.

Faut sortir le dimanche.

Il faut que je pisse. C'est extraordinaire, alors.

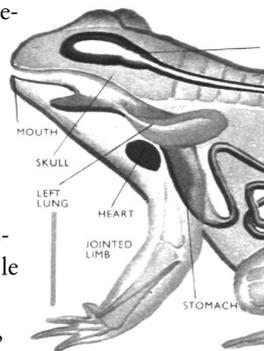
Elle pisse, cette femme.

Tout le temps.

Depuis la grossesse, elle pisse tout le temps.

Elle se lève la nuit dix fois. Ca a d'abord surpris, la première nuit qu'on a eue (entre autres choses, le derrière était blanc dans la lune, on a mangé dans le lit) . On l'a dit. Depuis la grossesse, je pisse tout le temps.

C'est très peigné, les champs, mainte-



nant. Spiralé vers le fond de la terre où une ferme est rouge.

C'est plus dans les jaunes que ça résiste à l'averse de tout son poids plat de couleur.

Toi qui es si au jus, c'est quoi ce jaune ?

La manche va marquer. C'est du lin noir mais ça va marquer, bien entendu. Tu fais ton Jules, tu vois, tout est trempé, maintenant. Aïe.

Le minet italien, tout, on est mouillé ! Voilà !

La main de cette femme est sur ma cuisse comme elle est un peu méchante pour rire, c'est le chat qui fait chier. Je cherchais mes cigarettes dans la poche du manteau derrière. Aïe. Le chat est dessus, sa patte, et fait des bourres. Mon alpaga, aïe.

C'est pas de sa faute, c'est traumatisant, un voyage en voiture, pour un chat. Mets-toi à sa place. Et la main de cette femme est comminatoire en vol sur le rétro du centre où sont tous ses yeux bien dans la cendre des ciels qu'on laisse. Roule ma poule.

Fais-toi voie.

Mais voilà, cette femme a faim, on le voit clair et distinct à ce qu'elle ne répond plus tout à fait aussi agréablement qu'au départ. On le dit. J'ai tout de même le droit d'avoir des humeurs. Mais oui, j'ai faim, tu as raison.

Ah, tu vois ! Je vois quoi ? Je vois rien, j'ai faim (c'est vrai, OK d'ac) mais je revendique le droit de ne pas toujours être souriante, rien ne m'oblige. Aïe.

Le chat a griffé le bras qui cherchait une cigarette dans l'alpaga derrière pour la discussion.

La cigarette est un bon viatique pour la dispute. On tire dessus et ce qui sort est de la fumée et c'est tout, rien qui soit pire que de la fumée, tout passe en effet avec et rien ne se dit qui vraiment condamne (vraiment compte). Rien ne se dit qui aille au-delà de la fumée philosophe qu'on fait : la cigarette soit louée !

Non, bien sûr, oui oui.

Il faut reconnaître qu'on colle assez facilement (comme la fumée dans l'air jaune où la grêle a cessé, que l'essuie-glace flanque de part et d'autre de la route qui file dans les champs d'été) qu'on colle assez facilement des déterminismes de ventre et de lune aux femmes pour s'expliquer leurs causes, leurs causalités. Ce qui fait qu'elles. Qu'elle ne soit plus, depuis quelques kilomètres, à l'affaire. D'un coup, l'on se sent seul. On aurait presque faim aussi (mon royaume pour). Mangerait n'importe quoi, tiens, un routier.

Un routier, pourquoi pas. C'est souvent beaucoup moins mauvais qu'on le dit. On mange bien dans certains petits routiers. On mange simple mais bien, on mange familial on mange bien (sympa, sans chichis). Tout dépend en effet des produits d'usage courant dans le secteur, le routier dépend (pieds et poings liés) du produit local (c'est comme ça) on le dit.

Ici, les produits sont bons. C'est

vrai. Ici les produits sont bons (partant) les routiers sont bons, point (barre).

C'est vrai.

C'est si vrai qu'il y a trois ans à peu-près on est venu avec l'autre à Troyes. Déjà, on avait fait un routier, déjà constaté que ce que tu dis est vrai, que c'était bon (mais vraiment vraiment bon).

Simple mais bon, les produits étaient frais et on était à peu-près seul, ce qui n'est pas mal (est bien appréciable) dans un routier où ce qui est pénible, c'est surtout (quoi qu'on en ait), je ne sais pas si tu es d'accord. Mais d'accord avec quoi ?

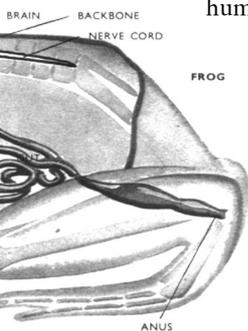
Avec moi. Oui mais avec quoi ? Que les routiers c'est mieux quand on y mange seul parce que le public, la clientèle est un peu, un peu. Popu ? Non, pas popu (arrête !), mais tu vois... Je vois pas, non... Un peu lourde, quoi. Tu veux dire populaire ? Mais non (bordel).

Tu es venu ici avec l'autre, tu ne m'avais pas raconté. Mais, si (bordel), je crois. Non non. Bon, oui, il y a trois ans, on avait des amis dans le coin, des profs qui ont depuis déménagé. Tu sais comment sont les profs : ils te font du social dans des coins durs au début, en théorie, et puis en fait ils patientent pour se barrer quand ils peuvent à l'ancienneté dans le sud. Tu verras pas un prof un peu âgé dans le nord.

(Ah, ça) Jamais.

Tu es venu ici avec l'autre et tu ne m'as rien dit, mais pourquoi ?

Si j'avais su, on aurait choisi un autre coin. Pourquoi ? C'est pas amu-



sant de savoir que tu as déjà vécu ce qu'on vit avec l'autre (tout de même). Je ne vois pas pourquoi, au contraire. Si tu ne voyais pas pourquoi, tu me l'aurais dit.

Mais je te l'ai dit, je crois.

Il me semble bien.

Main droite une famille pique-nique.

Ils donnent faim, on se dit.

Ils me donnent faim, mon amour.

A "mon amour" elle a un mouvement autour de l'oreille pour caresser l'épaule du costume qu'a ruiné la grêle.

Sa nuque, de l'autre côté, boit l'or qui tombe et c'est formidable. C'est donné sans doute pour le "mon amour".

J'ai faim aussi.

J'ai appris à manger avec l'autre. On ne peut pas lui retirer qu'en matière de bouffe c'est un type incroyable. On lui retirera pas ça (non). Non, on mangeait bien, chez vous, c'est vrai.

Les petits plats, c'était l'aspect sympa.

Le chat qu'on a libéré est sur les genoux et fait chier pour voir dehors.

Son nez rouge bat, les oiseaux s'en fichent. Aïe.

Dans un virage il glisse et s'accroche. c'est régulier.

Sur le levier de vitesse, il s'installe et, quand on tire dessus pour ne pas mou-

rir dans le fossé, il monte sur le bras et finit la manche en bandant tout entier du poil.

Les oiseaux quittent quelques arbres dans le jaune par grappes pour se cacher dans d'autres. Cela aussi fait un bruit, il y a toujours un bruit dans l'atmosphère qui fait un ronflement léger de plage pour dire que c'est l'atmosphère, c'est à dire quelque chose de solidement jaune ou bleu (le bleu du ciel) et qui nappe comme on a faim la faim de nous qui taille la route en forme d'eau.

Toi, en revanche, la cuisine, c'était pas ça, hein, on se marrait, avec l'autre, quand on allait chez vous.

C'est vrai mais elle faisait d'autres trucs.

Quoi ?

Arrête (on se fâcherait).

Non, sans déconner, quoi ?

De la peinture, quand même.

Arrête.

Pourquoi (aïe, le chat croit qu'on joue quand on cherche dans l'alpaga qui est à lui une cigarette encore).

Arrête, deux- trois heures de barbouille par semaine, la baraque était un foutoir, elle t'a eu jusqu'au trognon, tu es vachement complaisant, avec elle. S'il s'agissait de moi...

Quoi ?

S'il s'agissait de moi, qu'est-ce que je n'entendrais pas (ah la la) !

Quoi ?

Cette fille t'a plumé (quand même,

merde), elle s'est foutue de toi : tu ne supporterais pas de moi le quart de..

Arrête.

Inattaquable, hein, la madone ?

C'est pas ça.

Alors c'est quoi ?

Tu rumines, ça m'énerve.

Tu rumines ça, c'est fini, ça n'a plus de sens.

Tu ne m'imposeras pas silence.

Pas plus qu'à la campagne qui s'ennuie tout autour de son peu de déclivités, peut-être, de sa pauvreté (ou pas) en méplats.

Tout de même, il y a les couleurs, c'est bien joli et il y a le dessin des silons (qui imite l'art, on le dit) où plantent les oiseaux tout noirs et ceux qui fondent plus épisodiquement (marron) sur un lapin, peut-être.

L'intimité est profonde, ça va. On est dans le voyage d'un couple. dans l'évidence furieuse et tranquille de cette chose-là. On assiste le négligeable de nous dans sa tâche routinière de couple. On voyage. On s'aime et on ne s'aime pas, c'est régulier (le bleu du ciel); on s'en veut d'être encore un peu à l'autour et l'avant. De se perdre, l'oeil fixe, dans l'émiettement horizontal où les toits rouges des fermes sont des toits rouges de ferme dont on se fiche et qui sidèrent comme le vol pur de l'objet en soi (le bleu du ciel).

Indifférent. Totalement pregnant pourtant, narcotique. Indifférent et tout comme l'autre parle et qu'on parle et que ça n'a pas l'importance de l'atmosphère à laquelle la fumée participe, on le dit.



MMI
récits en cours

Tous les deux mois, les auteurs de MMI vous proposent de suivre leur dernier long récit en cours, feuilletonné.

Les manuscrits non sollicités ne sont pas réexpédiés. MMI ne publie que de la fiction.

3€



6 avril - JOUR DES FOUS
au Bon Accueil, à 20h30 entrée libre

12 musiciens lâchés devant une partition inconnue avec des instruments inconnus

74 canal St Martin - 35000 Rennes